



**Langage, pouvoir et identité :
Les enjeux de la performance discursive**

Rachid FARHANE

Université Sultan Moulay Slimane

Beni Mellal-Maroc

Maroc

Résumé :

L'article explore la relation entre le langage et l'identité, postulant que les mots sont la matrice fondamentale qui structure la perception et la définition de soi. Le langage est analysé comme un phénomène performatif qui, loin d'être neutre, impose des catégories sociales et reflète les hiérarchies. Les enjeux de pouvoir sont mis en évidence par l'étude du capital linguistique et du rôle de l'arabe classique (al-Fuṣḥā) comme instrument de légitimation face aux dialectes. Cette diglossie révèle une scission identitaire entre l'identité publique et l'identité locale. Néanmoins, l'article souligne la capacité des groupes à résister via la subversion sémantique et l'innovation lexicale. En conclusion, l'identité est un processus de co-construction continu ; la maîtrise du discours est donc essentielle pour l'affirmation de la singularité.



Introduction

Nous tenons souvent le langage pour acquis, le considérant comme un simple véhicule neutre pour la pensée ou un outil fonctionnel d'échange d'informations. Pourtant, l'expérience humaine révèle que les mots sont bien plus que des étiquettes : ils sont les architectes invisibles de notre perception de nous-mêmes et du monde social. Des termes qui nous désignent aux narratifs que nous internalisons, le verbe est intrinsèquement lié à l'existence, au point que l'on pourrait affirmer que nous ne *possédons* pas une identité, mais que nous la *fabriquons* sans cesse à travers le discours. Notre article, intitulé « Quand les mots façonnent l'identité : enjeux socioculturels », se propose d'explorer cette relation dialectique et puissante, en postulant que le langage constitue la matrice fondamentale au sein de laquelle l'identité individuelle et collective se déploie, se fige ou se transforme.

Ce constat soulève une question centrale : De quelle manière le langage, à travers ses structures, ses usages sociaux et ses discours dominants, intervient-il activement dans la construction, la contestation et la redéfinition des identités individuelles et groupales, et quels sont les enjeux socioculturels de cette force performative ?

Pour répondre à cette problématique, notre approche sera résolument socioculturelle. Nous mobiliserons les concepts de la sociolinguistique et de la sociologie de l'identité pour analyser le langage non pas comme une structure figée, mais comme une pratique sociale dynamique soumise aux rapports de force. Cette démarche nous conduira à explorer comment les catégories linguistiques (genre, ethnie, profession) structurent les rôles sociaux, comment les discours de pouvoir peuvent aliéner ou marginaliser, et, inversement, comment la réappropriation ou l'innovation lexicale devient un levier de résistance et d'émancipation identitaire.

Afin d'étayer notre démonstration, nous aborderons dans un premier temps l'idée du langage comme miroir et matrice de l'identité sociale, où les mots servent de cadres à l'autodéfinition et à la catégorisation. Nous analyserons ensuite les enjeux de pouvoir et de contrôle inhérents au verbe, en montrant comment la faculté de nommer peut générer inclusion ou exclusion au sein du corps social. Enfin, nous conclurons par l'étude des mots comme leviers de changement et de résistance, illustrant les stratégies par lesquelles les groupes s'emparent du langage pour redéfinir leur place et affirmer leur singularité face aux normes dominantes.



1. Le langage : miroir, matrice et architecte de l'identité sociale

Le langage est intrinsèquement lié à l'existence, fonctionnant non pas comme un véhicule neutre d'information, mais comme la matrice fondamentale qui structure la perception et la définition de soi. Les mots sont les architectes invisibles qui forgent l'identité en fournissant les catégories mentales nécessaires à l'autodéfinition et à l'assignation sociale. S'auto-désigner par un terme (comme "étudiant" ou "artiste") est un acte performatif qui engage l'individu dans un rôle doté d'attentes et de normes sociales. Cependant, cette auto-définition est constamment confrontée aux discours collectifs qui usent du vocabulaire (tels que "minorité visible" ou "immigré" par opposition à "expatrié") pour créer des stéréotypes, figer l'identité des groupes et maintenir des frontières symboliques. Ces distinctions ne font que refléter et amplifier les hiérarchies sociales existantes. La langue arabe classique offre un exemple puissant de ce mécanisme : la règle grammaticale qui favorise le masculin pluriel pour les groupes mixtes (comme dans l'usage du pronom « antoum أنتم ») reflète et perpétue symboliquement une primauté masculine dans la conception socioculturelle de la norme. De même, la richesse des termes de parenté ('Amm عم vs. Khāl خال) souligne l'importance et le statut distinct des lignées paternelles, prouvant que la langue est non seulement un miroir des structures familiales, mais aussi l'outil qui grave et pérennise ces structures dans l'identité du locuteur, rendant les identités sociales linguistiquement opérantes.

2. Enjeux de pouvoir et de contrôle : la nomination et l'exclusion

Le langage n'est jamais un instrument neutre ; il est un lieu d'exercice du pouvoir et de légitimation sociale. Les enjeux socioculturels critiques résident dans le fait que celui qui détient le pouvoir de nommer détient la capacité de structurer le réel pour les autres, définissant ainsi la norme. Les travaux de Pierre Bourdieu sur le capital linguistique montrent que la langue standard est un dialecte imposé par le groupe dominant, qui détient le monopole de l'accès aux institutions. L'usage de cette norme confère un capital symbolique essentiel pour l'ascension sociale, tandis que les autres formes (argots, dialectes régionaux) sont dévalorisées, forgeant des identités perçues comme illégitimes et marginalisant leurs locuteurs.

Le pouvoir du langage se manifeste de manière la plus évidente dans sa fonction performatrice lorsqu'il est utilisé par les institutions. Les entités d'État, les systèmes légaux et les autorités religieuses utilisent des mots précis pour créer et valider les identités et les statuts légaux. Prononcer un serment, décréter une loi ou délivrer un titre officiel sont des



actes qui opèrent un changement d'identité sociale (ex : de citoyen à fonctionnaire, de célibataire à marié). L'enjeu est que ce pouvoir de nomination est souvent centralisé et s'exprime à travers un jargon technique ou administratif volontairement complexe. Cette complexité linguistique agit comme un filtre qui exclut les citoyens ordinaires de la pleine compréhension et du contrôle de leur propre statut, renforçant la distance et la domination des élites.

Un mécanisme crucial du contrôle linguistique est l'exclusion par le silence, où l'absence d'un mot reconnu et légitime pour désigner une réalité empêche celle-ci d'exister dans l'espace public et la conscience collective. Les expériences, les souffrances ou les identités des groupes marginalisés qui n'ont pas encore été nommées par la langue dominante sont ainsi rendues symboliquement invisibles. Elles sont soit ignorées, soit contraintes de s'exprimer par des euphémismes ou des termes péjoratifs imposés de l'extérieur. Le combat pour trouver ou imposer un nouveau terme (un néologisme) pour une identité ou une injustice est donc un acte de revendication identitaire et de lutte pour la reconnaissance.

La situation linguistique du monde arabophone, caractérisée par la diglossie, illustre parfaitement ces enjeux de pouvoir. L'arabe classique (al-Fuṣṣḥā) a un statut sacré et historique en tant que langue du Coran, des textes fondateurs et de la haute culture. Cette sacralisation confère à sa maîtrise (l'éloquence ou Faṣāḥa) un immense capital symbolique. Les élites religieuses et intellectuelles utilisent l'al-Fuṣṣḥā pour maintenir leur autorité et leur légitimité sur la communauté. Cette langue, figée dans sa grammaire et ses usages, est l'outil par excellence pour façonner l'identité panarabe et religieuse des individus, créant un sentiment d'appartenance universel.

En contrepartie, les dialectes locaux (al-Dārija ou 'Āmmiyya) sont relégués à la langue basse : celle de la sphère privée, de la famille et du quotidien. Cette relégation pose un problème identitaire fondamental : l'individu est contraint de naviguer entre une identité locale et intime, fluide, portée par son dialecte, et une identité publique, institutionnelle et scolaire, rigide, portée par l'al-Fuṣṣḥā. L'usage de la Dārija dans un contexte formel est souvent perçu comme une faute ou une marque d'inculture, créant une barrière linguistique et sociale pour ceux qui n'ont pas accès à une éducation permettant la parfaite maîtrise de l'al-Fuṣṣḥā. Les débats récurrents sur l'arabisation et la pureté linguistique sont ainsi des luttes pour définir qui détient la vraie identité culturelle et comment elle doit être exprimée.



Face à cette domination, le langage devient un levier de résistance identitaire. Les groupes qui se sentent aliénés ou marginalisés recourent à la subversion sémantique ou à la création lexicale. Cela peut se manifester par la réappropriation d'un terme péjoratif (en inversant son sens pour en faire un étendard de fierté) ou par l'émergence d'argots codés qui consolident l'identité et l'appartenance à un groupe restreint, tout en échappant à la surveillance de la norme dominante. Dans le contexte arabe, l'introduction de néologismes et la flexibilisation des dialectes dans les arts et les médias sont des actes de résistance qui affirment le droit à une identité linguistique plus diverse et représentative des réalités contemporaines. Des artistes comme ElGrandeToto, Dizzy DROS, ou Mocci utilisent un langage extrêmement flexibilisé, riche en néologismes, en emprunts de l'espagnol, du français et de l'anglais, le tout coulé dans une structure de Darija moderne. Ils créent un argot qui nomme des concepts sociaux, politiques et technologiques (comme « swag », « buzz », ou des termes spécifiques à la drogue ou à la pauvreté) avec une acuité que l'arabe standard marocain, plus formel, ne pourrait pas atteindre. Leurs paroles sont un miroir sans filtre de la rue marocaine, conférant une légitimité à cette langue « de la marge ». Ainsi, le codes-switching (alternance codique) entre le Darija, le Français et, dans une moindre mesure, l'Anglais, est omniprésent, notamment chez les jeunes. Dans les médias sociaux et la musique urbaine, il n'est pas rare de voir des phrases mélangeant les trois : « 3endna wahd le-problème sda3 rasse. Faut qu'ils *fixiw* had l-« bug » dial l'administration. Bghit n7at chi *post* sur ça. ». Cette phrase est la preuve que les locuteurs exercent leur droit à une identité linguistique complexe et plurielle qui pioche dans les ressources disponibles pour une communication maximale et efficace, comme le montre son analyse dans le tableau qui suit :

Fragment	Traduction Littérale	Langue (Origine)	Fonction dans la Flexibilisation
3endna wahd	On a un seul	Darija	Ancrage dans la conversation locale.
le-problème sda3 rasse	le problème casse-tête (très ennuyeux)	Darija (avec article français « le »)	Utilise le Darija idiomatique pour souligner l'intensité de la gêne.



Faut qu'ils	Il faut qu'ils	Français	Utilisation de la structure française pour exprimer l'obligation (perçue comme plus formelle ou autoritaire).
<i>fixiw</i>	<i>fixent</i> (réparent)	Anglais/Darija (Verbe anglais « fix » conjugué en Darija)	C'est le néologisme clé. C'est un verbe qui n'a pas d'équivalent Darija aussi succinct pour désigner la « réparation d'un système ».
had l-« bug »	ce <i>bug</i>	Anglais/Darija (avec article Darija « l' »)	Utilise le terme anglais « bug » qui est devenu le standard universel pour « erreur informatique/systémique ».
Dial l'administration	De l'administration	Darija/Français	Combinaison Darija/Français pour désigner le système formel.
Bghit n7at chi <i>post</i> sur ça.	Je veux mettre un <i>post</i> sur ça.	Darija/Anglais/Français	Mélange le verbe Darija « Bghit n7at » (je veux mettre) avec le néologisme digital « post » (Anglais) et la préposition française « sur ».

Cette hybridation n'est pas un signe de pauvreté linguistique, mais une création qui reflète fidèlement la réalité urbaine. C'est une résistance contre la « pureté » linguistique imposée, affirmant le droit de mélanger les langues pour mieux s'exprimer.

3. Les mots comme leviers de changement et de résistance

L'un des actes de résistance linguistique les plus forts est la réappropriation sémantique. Il s'agit du processus par lequel un groupe reprend un terme initialement péjoratif, utilisé pour l'injurier ou le marginaliser, et en inverse le sens pour en faire un étendard de fierté et d'identité positive. Cet acte est un détournement symbolique qui neutralise la violence du mot. En se réappropriant le terme, le groupe ne se contente pas de changer l'étiquette



; il reprend le contrôle de son propre récit et désarme le locuteur dominant. Les mots deviennent alors des marqueurs de solidarité et de résilience, transformant une source d'aliénation en un moteur d'affirmation collective.

Face à l'exclusion par l'invisibilité sémantique (analysée dans la partie précédente), la création de néologismes est un acte d'une portée socioculturelle majeure. Inventer un nouveau terme est une façon d'exiger une place dans le dictionnaire, et donc dans la conscience collective, pour des expériences ou des identités jusqu'alors non reconnues ou mal nommées. La création de néo-pronoms ou de termes spécifiques aux identités non-binaires, par exemple, est une lutte pour que le langage reflète la diversité réelle de l'humanité, contestant ainsi le bilinguisme (masculin/féminin) des langues comme le français ou l'arabe. L'innovation lexicale est une tentative de reconfigurer la matrice linguistique pour la rendre plus inclusive.

Le débat sur l'écriture inclusive est l'enjeu contemporain le plus manifeste de cette lutte pour le changement linguistique. L'utilisation du point médian ou de formes non-binaires dans les langues latines vise à contester la prédominance du masculin comme forme par défaut (le principe du "masculin qui l'emporte") et à rendre les femmes et les minorités de genre visiblement présentes dans le discours écrit. L'enjeu va au-delà de la simple grammaire ; il s'agit de *dégender* l'identité linguistique et d'affirmer que le langage doit cesser d'être un facteur de reproduction des inégalités structurelles en matière d'identité *genrée*.

Dans le contexte arabe, la résistance identitaire passe souvent par l'affirmation des dialectes locaux (al-Dārija) face à la norme rigide de l'al-Fuṣḥā. L'utilisation croissante de la Dārija dans la musique, le cinéma, les réseaux sociaux et même certaines formes de littérature moderne est un acte de subversion culturelle. Cette flexibilisation des dialectes leur confère une légitimité nouvelle qui était traditionnellement réservée à l'arabe classique. En donnant une voix publique aux dialectes, les locuteurs affirment leur identité locale, populaire et intime en dépit de l'hégémonie de l'identité panarabe¹ et religieuse véhiculée par l'al-Fuṣḥā.

L'ère numérique et les réseaux sociaux ont amplifié ce pouvoir de changement. Ces plateformes offrent un espace où la création et l'évolution des mots se font à une vitesse inédite et échappent souvent au contrôle des institutions (Académies, écoles, États). Le

¹ L'identité panarabe est l'identité supra-nationale, collective et souvent officielle ou religieuse, qui transcende les frontières nationales.



développement des réseaux sociaux a transformé les dynamiques de la langue en un phénomène de viralité², permettant l'émergence rapide et l'affirmation de micro-identités qui échappent aux classifications socioculturelles traditionnelles. Les mots, qu'il s'agisse d'anglicismes (« glow-up », « banger »), d'acronymes ou d'argots spécifiques aux communautés en ligne, agissent comme des codes d'accès instantanés. La maîtrise de ces termes signale une appartenance immédiate à une identité de niche (générationnelle, idéologique ou esthétique). Dans le contexte arabophone, cette dynamique est cruciale pour la légitimation des dialectes (*al-Dārījā*) face à l'arabe classique (*al-Fuṣḥā*). Par exemple, l'usage viral de l'arabe tchati (écriture des dialectes arabes avec l'alphabet latin et des chiffres, ex : utiliser '7' pour la lettre *ḥā*) ou l'apparition de termes dialectaux pour désigner des phénomènes modernes (comme le terme égyptien "bas" (بَسَّ) pour exprimer l'ennui ou l'exaspération, souvent dans des memes) sont des actes qui affirment une identité locale et jeune contre l'hégémonie de la norme formelle. Cette capacité à forger un vocabulaire commun sur des plateformes décentralisées valide des expériences et des sentiments jusque-là invisibles dans la langue institutionnelle.

Cette production linguistique, décentralisée et ultra-rapide, a pour conséquence une fragmentation de l'identité en une agrégation de micro-appartenances. La viralité a ainsi démocratisé le pouvoir de nommer, le retirant en partie aux institutions pour le placer entre les mains des utilisateurs, qui négocient et subvertissent le sens des mots. Dans les communautés militantes arabophones, par exemple, la viralité de l'expression "sumūd" (صمود) – qui signifie la résilience ou la fermeté face à l'adversité – confère une identité collective de résistance aux groupes qui l'utilisent, transcendant les frontières dialectales et affirmant une identité politique forte. Le langage codé qui en résulte, souvent éphémère et lié à l'actualité des plateformes, sert à renforcer la cohésion interne du groupe tout en érigeant une barrière symbolique face aux "étrangers" ou aux pouvoirs, confirmant que le contrôle du vocabulaire est désormais un indicateur clé de l'identité et du statut social à l'ère numérique.

En somme, la relation entre mots et identité n'est pas statique, mais est un processus de co-construction permanente. Le langage, qu'il soit utilisé pour légitimer les structures de pouvoir ou pour les contester, demeure l'outil essentiel par lequel l'identité s'actualise. L'enjeu socioculturel ultime réside dans la prise de conscience que modifier les mots, c'est modifier le monde. Les mots sont à la fois la mémoire des catégories héritées et le moteur

² La viralité signifie la propagation extrêmement rapide et massive d'un mot, d'une expression ou d'un concept au sein d'une ou plusieurs communautés en ligne.



des identités futures, invitant chaque locuteur à devenir un agent actif de l'évolution de la langue et de sa propre définition.

Conclusion

Notre analyse a démontré que les mots façonnent l'identité. Cette évidence relève d'une réalité socioculturelle et performative. Nous avons établi que le langage n'est pas un simple reflet passif, mais une matrice active qui fournit les cadres nécessaires à l'autodéfinition, imposant des distinctions fondamentales (genre, statut, lignée, comme illustré par l'arabe classique) et les rendant socialement opérantes. Nous avons ensuite exploré les enjeux de pouvoir inhérents à cette matrice, montrant comment la maîtrise du discours légitime (al-Fuṣḥā face aux dialectes) et le pouvoir de la nomination institutionnelle servent à l'exclusion et au maintien des hiérarchies sociales.

Cependant, le caractère performatif du langage est une arme à double tranchant. Si les mots peuvent aliéner, ils sont aussi, et surtout, les leviers les plus efficaces du changement identitaire. La réappropriation sémantique (neutralisant la violence des injures), l'innovation lexicale (rendant visible l'invisible) et la subversion culturelle (comme l'affirmation de la Dārija dans l'espace public) sont autant de stratégies qui prouvent que l'identité est un chantier permanent géré par ses acteurs. Le combat pour l'écriture inclusive ou la reconnaissance de nouveaux termes n'est pas une simple querelle de grammaire ; c'est un engagement profond pour une société plus représentative et inclusive.



Bibliographie

- AUSTIN, John L. *Quand dire, c'est faire*, Seuil, 1970.
- AUZANNEAU, Michelle et GRECO, Luca. *La parole en spectacle : Formes d'énonciation et de narrativité*. Paris, Pouvoir et langages, 2018, 256 p.
- BASSIOUNEY, Reem. *Arabic and National Identity: A Study in Ideology*. Édinburgh, Edinburgh University Press, 2020, 312 p.
- BOUTET, Josiane. *Le pouvoir des mots*. Paris, La Dispute, 2021, 192 p.
- BUTLER, Judith. *Rassemblement : Pluralité, performativité et politique*. Traduit de l'anglais par C. Vivier. Paris, Fayard, 2016, 250 p.
- COULIBALY, Abdoulaye. *Langues, identités et dynamiques sociales en Afrique francophone*. Paris, L'Harmattan, 2023, 214 p.
- DUCHÊNE, Alexandre. *L'investigation sociolinguistique*. Paris, Lambert-Lucas, 2024, 180 p.
- HELLER, Monica et MCELHINNY, Bonnie. *Language, Capitalism, Colonialism: Toward a Critical History*. Toronto, University of Toronto Press, 2017, 304 p.
- KRIEF, Anne et OSTIGUY, Luc. *L'aménagement linguistique : enjeux et perspectives contemporaines*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2022, 288 p.
- PAVEAU, Marie-Anne. *L'analyse du discours numérique : Dictionnaire des formes et des pratiques*. Paris, Hermann, 2017, 402 p.
- Bourdieu, Pierre. *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Fayard, 1982.
- SINGY, Pascal et BEZIAU, Pascal. *Sociolinguistique : Des formes aux représentations*. Paris, Armand Colin, 2021, 240 p.
- WODAK, Ruth. *The Politics of Fear: The Analysis of Reactionary Right-wing Populist Discourses*. Londres, Sage, 2021 (2e éd.), 288 p.